NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 N° 10 1953

« Sur la terre comme au ciel ». Essai de critique religieuse

Maurice PONTET

p. 1067 - 1075

https://www.nrt.be/es/articulos/sur-la-terre-comme-au-ciel-essai-de-critique-religieuse-2561

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

« Sur la terre comme au Ciel [1] »

Essai de critique religieuse

I. LA PIÈCE

Nous sommes en 1767 à Buenos-Ayres, capitale des Réductions du Paraguay. Le cabinet de travail du P. Provincial : un bureau, des sièges ; au mur quelques portraits de religieux, une grande carte de l'Amérique du Sud, où figure en rouge « l'Etat de Dieu ». L'ensemble est grand, d'un style espagnol et militaire. Les sept ou huit jésuites jouent en soutane et en barrette, les autres personnages en habit de gentilhommes ou de marchands : bottes, chapeaux de paille à large bord, culottes et vestes claires. Les caciques indiens, cheveux noirs, très bruns de peau, le torse nu, portent des étoffes de couleur voyante. Tout se resserre dans l'unité de temps, de lieu et d'action la plus stricte.

L'auteur autrichien, Fritz Hochwälder, nous montre deux forces en train de s'affronter. La force attaquante est représentée par l'Espagne officielle : son ambassadeur Don Pedro de Miura — habit de velours rouge, dentelles, élégance, nonchalance perfides —; les colons espagnols, cupides et exécrables trafiquants ; l'évêque d'Assomption, qui se plaint du trop d'indépendance pris par les Pères, et voit dans les Réductions une déviation, et non une réalisation de l'Evangile.

Ils attaquent les Jésuites, c'est-à-dire : le P. Provincial Alfonso Fernandez, le P. Supérieur, le P. Procureur, qui s'occupe de la vente de la fameuse herba-maté, le P. Oros, chef de l'armée guaranie, ancien hussard allemand décoré par le Prince Eugène, les amis des Pères, et surtout un négociant hollandais calviniste, Mijnheer Cornelis, enfin les caciques, et derrière eux les Indiens, attachés à leurs Pères et à leurs maîtres.

Presque dès le début Miura débarque et paraît. Il vient enquêter. Après d'aimables saluts, il déclare le collège fermé et les jésuites en état d'arrestation. On accuse les Pères de désobéir au roi d'Espagne et d'avoir fondé un état indépendant, d'opprimer les Indiens, de tirer un profit usuraire des denrées qu'ils vendent, d'avoir des mines de métaux précieux. Durant le procès, au second acte, le P. Provincial, par de tranquilles réponses, montre l'inanité de ces griefs. Miura avoue que le roi fut trompé. Il le détrompera. Mais, dès maintenant, que les jésuites se suppriment eux-mêmes au Paraguay. S'ils refusent, ils seront supprimés dans tout l'Empire espagnol. Miura dit au P. Fernandez, avec un machiavélisme sans ornement :

« Je serais fou si je parlais autrement. Qu'avez-vous fait de ce pays? (*Il montre la carte*). De ces pampas et de ces forêts, que nous n'aurions probablement jamais explorées sans vous? Un royaume d'amour et de justice. Vous ensemencez et vous récoltez sans ressentir l'envie du bénéfice, les Indiens chantent votre éloge et quittent nos colons. Vos produits voyagent de par le monde, et les commerçants espagnols courent à la faillite. Vous avez institué le règne de la paix et de l'aisance, alors que la mère patrie connaît la misère et le mécontentement. Ce pays que nous avons conquis au prix de notre sang, vous le faites grand contre nous! Vous n'êtes qu'un petit peuple dans notre état, et nous, les puissants,

1. En allemand « *Das heilige Experiment* », par Fritz Hochwälder, adaptation française de R. Thieberger et J. Mercure. La pièce a paru à la Table Ronde, Paris, 1952.

devons trembler devant votre exemple. Nous nous répandons grâce à nos guerres, vous, grâce à votre paix. Nous nous émiettons, vous vous rassemblez. Demain vous aurez trente-cinq réductions, dans quelques années soixante-dix. Tout le continent dans combien d'années? Et vous vous imaginez que nous pouvons regarder cela sans rien faire pour vous en empêcher? Nous serions fous de ne pas vous chasser avant qu'il ne soit trop tard. Vous devez disparaître. Au nom même de l'empire qui vous a permis votre expérience civilisatrice. Disparaître pour mettre un terme à cette expérience qui devient dangereuse [2]. »

Le Provincial refuse un suicide qui lui paraît immoral. Il fait arrêter Miura par le P. Oros. Mais au troisième acte un gentilhomme italien, Querini, retenu au collège par l'enquête, demande une entrevue au P. Fernandez. Il se présente : sous un déguisement, il est en vérité le délégué du P. Général; il apporte les ordres de Rome. Que le Provincial se soumette aux exigences de Miura. Ainsi le veulent et la politique du moindre mal et la morale même. L'œuvre des jésuites au Paraguay a dévié vers un mirage de royaume temporel : « Ce que nous faisons ici, c'est de la politique ». L'intention qui pousse les Indiens à entrer dans les réductions est trop mêlée. Rome ne souhaite pas de tels chrétiens. Le triomphe ici est un échec.

Sans bien admettre encore tout cela, mais sommé d'obéir, le Provincial se soumet. Il lui faut *maintenant faire obéir les autres, et il y parvient pour tous ses* fils, sauf pour le P. Oros, le vieux soldat. L'armée guaranie se soulève à son appel, attaque les Espagnols. Fernandez se jette dans la bataille pour l'arrêter. Il revient et tombe sur la scène, blessé à mort. En tombant, il arrache du mur la carte orgueilleuse du Paraguay et s'écrie : « Le royaume de l'Antéchrist » ! Tandis que Miura signe les condamnations à la mort ou à l'exil, le Provincial, enfin désépris de son œuvre, retrouve le pur sens des missions. Saint François-Xavier, qui dominait la carte du Paraguay, est resté au mur :

« Regardez, regardez. François-Xavier est resté parmi nous. Le saint au cœur de flammes nous est resté... Regardez, mes Pères, regardez. Il parcourt les Indes, un homme faible, un homme seul... il convertit les païens, il donne l'exemple... Sa main droite n'en peut plus : tant de milliers de baptêmes — il conquiert le Japon... il parcourt les îles, mais il n'est point satisfait, il lui faut toute la terre... Voyez-le, le gentilhomme navarrais dans sa méchante soutane. L'humble, l'infatigable prédicateur... Il reviendra avec son cœur immense, avec son cœur de flammes... [3] ».

Oros est fusillé, Alfonso Fernandez expire, le hollandais, Mijnheer Cornelis, approchant du globe, montre à Miura que partout l'Espagne perd ses possessions. Miura, chrétien malgré tout, redit le mot qui jadis avait converti François-Xavier : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?* »... Puis pour finir : « C'est ma faute, c'est ma faute »...

II. L'HISTOIRE

La pièce prend d'assez grandes libertés avec l'histoire. Il faut dire lesquelles. Les dominicains, entre autres l'illustre François de Vittoria, appelèrent les jésuites en Amérique du Sud au XVII[e] siècle. Que trouvèrent alors les nouveaux arrivants? Des Indiens errants et affolés, que les Portugais avaient pourchassés, traqués, à moitié détruits. Les jésuites d'abord les fixèrent à un sol, d'où le nom de « Réductions » (dans le texte allemand « Siedlungen »), puis ils les civilisèrent. En les aimant comme leurs fils, ils gagnèrent tout à fait leur cœur simple, si bien que, sans peine, ils organisèrent sur les rives de La Plata et du Paraguay un état qui put atteindre trois cent mille sujets. Sa forme politique consis-

2. *Sur la terre...*, p. 86-87.
3. *Ibid.*, p. 145-147.

tait en une aristocratie à deux degrés : les jésuites, deux par réduction, commandant aux caciques, et ceux-ci au peuple. Chaque réduction comptait de dix à quinze mille âmes. Sa capitale était une cité, pour l'époque fort bien construite, avec des maisons de pierre, des rues se coupant à angle droit, une place centrale, et une église, qui était le cœur de l'ensemble. Aux hommes, on apprenait l'agriculture et quelques métiers, aux femmes ce que nous appellerions les arts ménagers, à tous la musique, car la race guaranie était à l'évidence douée pour cet art.

Tout le monde travaillait de ses mains, même les caciques, mais souvent le travail était accompagné de musique, et il durait modérément. Surtout, ce fut l'aspect remarquable entre tous de ces réductions, la possession du sol était commune, comme étaient communs aussi et les instruments et les fruits du travail. Terre, outils, moissons, tout devenait le bien de tous, et les Pères, aidés des caciques, distribuaient à chacun ce qu'il lui fallait pour vivre. On avait voulu et obtenu une sorte de réplique de cette communauté de Jérusalem, décrite aux « Actes » de saint Luc. L'argent n'existait pas sur toute l'étendue du Paraguay. Le travail, dont on considérait la qualité, et pas la seule quantité, constituait la valeur fondamentale. Il n'y avait dans les réductions ni riches ni pauvres, ni oppresseurs ni jaloux, ni, comme dira Marx, aucune « exploitation de l'homme par l'homme ». Communistes de tempérament, parce qu'ils descendaient des Incas, ces Indiens l'étaient aussi par vertu. Le vol était rare, le meurtre pour ainsi dire inouï. Des sanctions étaient prévues pour certains délits, mais bien modérées : vingt-cinq coups de fouet tout au plus, le sang ne devant jamais couler. Si quelque sujet se montrait incorrigible, on l'expulsait, on en faisait cadeau aux Espagnols...

Jamais l'Eglise (j'excepte évidemment le Bref « Dominus ac Redemptor » de Clément XIV) n'a désavoué cette œuvre, ni insinué qu'elle eût dévié. Le 12 juillet 1949, Sa Sainteté Pie XII, recevant le ministre du Paraguay, lui adressait ces paroles de bienvenue : « ... De là part toute une histoire où l'Eglise a laissé des chapitres d'un rayonnement mondial. Nous faisons allusion aussi aux très fameuses doctrines guaranies, où, parmi d'innombrables difficultés, et gravitant plutôt sur le moral que sur le matériel, le labeur civilisateur de l'Evangile arriva à des réalisations sociales telles, qu'éliminant les défauts inhérents à toutes les choses humaines, elles sont restées là pour l'admiration du monde, l'honneur de votre pays et la gloire de l'Ordre illustre qui les réalisa, non moins que pour celle de l'Eglise catholique... L'expérience se chargea de montrer combien ce système était génial [4]. »

La plupart des données historiques que nous venons de rappeler, et que nous connaissons surtout par le P. de Charlevoix, se retrouvent dans la pièce. Mais pour tendre le drame au maximum, Hochwälder a fondu l'un avec l'autre deux événements très distincts de l'histoire du Paraguay : le « Traité des Limites », passé en 1751 entre le Portugal et l'Espagne, et la suppression de la Compagnie dans l'Empire espagnol, en 1767.

Le « Traité des Limites », pour le juger à la moderne en termes d'Action catholique, offre un assez bon exemple de politique en état de péché mortel. Le Portugal devait évacuer Sacramento et son territoire, en face de Buenos-Ayres, en échange de quoi l'Espagne lui donnait le sol de sept magnifiques réductions, situées entre l'Uruguay et l'Ibicuy, que l'on contraignait les Indiens à quitter avec armes, bagages et jésuites. Cette combinaison arrangeait la politique du roi d'Espagne, qui espérait d'ailleurs, les Indiens se soumettant, faire l'économie d'une guerre.

L'histoire force à dire que deux Généraux de la Compagnie de Jésus, les T. R. P. François Retz et Ignace Visconti, obligèrent les jésuites du Paraguay,

4. *A.A.S.*, XXXXI, 1949, p. 370. On connaît aussi l'appréciation de Voltaire : « L'établissement du christianisme dans le Paraguay par les seuls Jésuites espagnols paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité ».

au nom du vœu d'obéissance, à faire exécuter ce traité par les Indiens. Le second, le P. Visconti, envoya même un visiteur, — le Querini de notre pièce —, le P. Altamirano, pour presser les Pères d'obéir et de faire obéir. Le P. Astrain, historien excellent, qui raconte cette sombre époque [5], juge Altamirano sévèrement. Venu de loin, ignorant le pays, dur dans ses ordres, il semble n'avoir rien eu de suave ni d'ignatien dans la manière [6]. Quant à la moralité de ce traité, telle que nous la jugerions aujourd'hui, le P. Astrain avoue que les deux Généraux de l'Ordre ne semblent pas s'en être beaucoup préoccupés [7]. A cette époque le Prince faisait la loi [8], ou presque; de plus les ennemis de la Compagnie en Europe affirmaient que jamais les jésuites du Paraguay ne laisseraient exécuter ce traité, comme trop désavantageux pour leur état. Le P. Visconti espérait prouver le contraire, contraindre la haine à refluer, sauver ailleurs la Compagnie. Mais au Paraguay quelles tortures de conscience! On « déplaçait » trente mille personnes innocentes; on les privait de leur patrie; on les contraignait à s'en trouver une autre à plus de cent lieues au sud. Au début, et même longuement, les jésuites se soumirent. Mais les caciques ne l'entendirent pas de cette oreille. Ils menacèrent de mort ceux qui s'étaient montrés jusqu'ici leurs pères très bons, et qui leur conseillaient maintenant une soumission si contraire à la nature et à l'honneur. Si bien que plusieurs jésuites, sept ou huit pour le moins, passèrent de l'autre côté, devinrent des « résistants », obéirent à leur conscience, plutôt qu'à un ordre qui leur paraissait injustifiable [9]. La couronne d'Espagne les chassa plus tard du Paraguay.

D'ailleurs, preuve suprême d'incohérence de la politique espagnole, ce Traité des Limites, impossible autant qu'immoral, fut annulé en 1762 par les deux parties contractantes. Il faut donc être indulgent pour les jésuites qui, de 1751 à 1762, ne crurent pas pouvoir se soumettre. Saint Grégoire a écrit : « Nous devons savoir que jamais l'on ne doit, par obéissance, faire le mal, mais que parfois il faut interrompre un bien [10] ». En demandant aux jésuites, chefs de réductions, de conseiller aux Indiens l'adoption d'une mesure injuste, on leur demandait une collaboration directe au mal. Il n'en va pas de même dans la pièce de Hochwälder. Rome leur demande alors d'interrompre un bien; si grand que soit le sacrifice, ils doivent se soumettre. Retenons seulement qu'en 1767, à l'époque où l'auteur situe son drame, aucun Visiteur ne fut envoyé par Rome, aucune alternative ne s'offrit aux jésuites, et ils n'eurent pas à sacrifier leur œuvre de leurs propres mains. Ils furent supprimés au Paraguay en même temps que dans le reste de l'Empire espagnol; l'ordre de suppression arriva scellé, avec défense,

5. P. Antonio Astrain, S. J., dans *História de la Compañia de Jesús en la Asistencia de España*, t. VII, ch. XV : *El Tratado de Límites, 1750-1762*, p. 636-689.

6. Astrain, *op. cit.*, p. 679.

7. « No vemos que ni el Padre Retz ni el Padre Visconti deliberasen jamás sobre este punto... ». Les missionnaires avaient écrit au confesseur de Ferdinand VI pour lui dire que le traité était injuste. Astrain, *loc. cit.*, p. 649-650. Déjà de son côté le R. P. Barreda, Provincial du Paraguay (le Vice-Provincial étant le P. J. de Escandon) avait reçu le Commissaire Altamirano, et lui avait représenté les insurmontables difficultés du traité. « No sabemos, écrivait-il, si le convenció de ellas. »

8. « Favorable o perjudicial, el tratado era legítimo, pues en tiempo de los Reyes absolutos, tenían Sus Majestades Católica y fidelísima derecho para hacer lo que hicieron ». Astrain, *loc. cit.*, p. 641.

9. En ce cas, mais uniquement dans ce cas, quand l'ordre, étant immoral, se détruit lui-même, je suis d'avis, comme le R. P. Féret, que « la désobéissance devient... pour le laïc, voire pour le clerc, l'exigence suprême ». Voir H. M. Féret, *« Sur la terre comme au ciel », le vrai drame de Hochwälder*, Paris, 1953, p. 91.

10. *Moral. in Job*, XXXV, 14, 29, dans *P.L.*, LXXVI, 766.

sous peine de mort, de l'ouvrir avant la date. Il s'exécuta comme la foudre, et sans résistance possible des jésuites.

III. LE RESSORT DU DRAME

La force dramatique de la pièce consiste en ce qu'elle nous présente un Christ divisé. Il y a le Christ des Espagnols, le « mauvais Christ », comme s'expriment les Indiens, et celui des Pères, le « bon Christ ». Le commerçant Bustillos dit à Miura, en parlant des Espagnols : « Tous de bons catholiques comme moi-même ». Ils ont la foi, mais une foi sans œuvres, ou plutôt toute recouverte d'œuvres mauvaises. Ils sont les forts, et ils en abusent, comptant qu'une hâtive contrition les sauvera à la fin. Leur évêque n'admettrait pas leur grossier simplisme, mais son Christ à lui aussi est un Christ d'au-delà de la tombe. Il ne promet rien, il ne modifie rien dans le temps. Le crime des Pères est à ses yeux d'avoir construit une Utopie, qui apporte aux Indiens « la nourriture, les vêtements, l'insouciance et la sécurité ». (On reconnaît ici un écho de la *Parabole du Grand Inquisiteur* [11] : « Nous leur permettrons des chants et des danses innocentes »). Si le christianisme vous prend nu, il doit nu vous laisser. Si vous trouvez à la société la forme et la masse d'une pyramide, n'essayez pas d'en faire un cercle. L'économie, le commerce, la politique, tout cela relève du Prince, d'un Prince qui peut bien avoir une chapelle dans son palais, ou envoyer des missionnaires aux Indiens, mais qui n'a pas à christianiser sa politique, ses armées ou ses colons. Dans ses mandements de carême, cet évêque doit recommander les dévotions et sans doute les sacrements; mais il ne réclame sûrement pas la fermeture des maisons publiques, ni le retour au port des galères capitanes gorgées de richesses mal acquises.

L'opinion de Querini est plus curieuse, ou plutôt plus scandaleuse : « Dans un monde irrémédiablement dominé par la cupidité ou l'infamie, nous avons prétendu incarner le pur message du Christ ». « Un monde irrémédiablement dominé par la cupidité ou l'infamie », ce jésuite parle comme Luther; il ne lui reste qu'à nous renvoyer au « serf-arbitre ». Qui voudrait se faire encore diplomate, colon, commerçant? Il s'impose, si Querini a raison, de sortir du monde. On s'étonne encore davantage que cet homme qui vient de Rome ne mentionne pas même le *droit, qui représente pourtant l'une des plus claires conquêtes de l'esprit sur l'injustice*, l'à-peu-près, le hasard. Il ne cite les noms ni de Suarez, ni de Las Casas.

Le Royaume de Dieu n'a pas à se réaliser en ce monde, pas même une fois, pas même de façon inchoative. Quand on est pessimiste, il est logique de l'être à fond.

« Nous avons pour tâche... de mettre l'humanité désespérée, opprimée et souffrante sur le chemin de ce Royaume dont la mort seule vous ouvre les portes [12]. »

Ainsi pense le premier camp. Et maintenant à la religion des jésuites. Les Pères ont estimé qu'au nom de l'Evangile et des Actes des Apôtres, on pouvait essayer de faire prendre complètement à un état la forme de la charité. Ils n'ont pas réservé la question, ils l'ont traitée tout de suite, et avec un certain bonheur. Leurs yeux se tournaient moins vers un Christ à venir que vers un Christ déjà venu. Ils ont réalisé dans la lumière de la grâce le rêve de Platon dans la *République*, une société sans corruption, une autorité aux mains propres. Mieux que les mathématiques, mieux que la contemplation des Idées, la méditation de l'Evangile forme les chefs. La paix, le pain, la fraternité, les voilà. Dans ces réductions, il n'y a pas de paresseux, il n'y a guère de malfaiteurs, moins encore de criminels. L'humanité, bien gouvernée, redevient bonne.

---

11. *Sur la terre...*, p. 101.
12. *Ibid.*, p. 102.

Toutefois ces jésuites (ceux de la pièce toujours) ont passé le point d'équilibre. Déjà, par une anticipation généreuse, mais illusoire, ils généralisent leur réussite. *C'est le Provincial en personne qui va rêver devant nous :*

« Après cent cinquante ans de préparatifs, la Compagnie de Jésus passe à l'attaque au Paraguay. (*Il montre la carte*). Le jeune géant s'étire, il franchit les rivières, il avance au travers de contrées sauvages, jusqu'à ce que le dernier Indien, en ce pays, soit gagné au Christ. Certes notre Etat, lui aussi, succombera un jour. Mais l'expérience a réussi. Elle sera recommencée. Dans quelques siècles. Jusqu'à ce qu'enfin vienne dans le monde cette paix que l'humanité appelle de tous ses vœux [13]. »

Ce jésuite aurait besoin de relire son *Apocalypse*. Elle lui rappellerait que si le cavalier blanc est sorti le premier « comme un vainqueur et pour vaincre », derrière lui sont sortis hélas le cheval roux, le cheval noir et le cheval pâle [14]. De triomphe complet pour l'Eglise, il n'y en aura pas en ce monde. Nous en sommes assurés par l'Ecriture. Vaincu ici ou là, et pour un temps, le mal ressurgira toujours. Seul le Seigneur, en revenant en personne, donnera les derniers coups aux dernières formes de la méchanceté. En sorte que dans la pièce ni les Espagnols ni les jésuites ne voient en bonne lumière les conditions du combat chrétien.

IV. LE PROBLÈME DE L'OBÉISSANCE

Il est posé par la pièce dans des conditions très particulières. D'abord il se trouve présenté en son degré suprême; il ne s'agit pas pour les jésuites de se corriger, mais de se supprimer. Par cet aspect, la situation des Pères du Paraguay préfigure celle de toute la Compagnie, aux Indes, en Chine, au moment de sa suppression. Ensuite c'est le Pape, plus immédiatement le P. Général par son Légat, qui leur donnent l'ordre; enfin ils doivent obéir immédiatement. Ajoutons que cet ordre est donné à des religieux, qui se trouvent être, en vertu de circonstances historiques, des chefs d'Etat. Ils ont donc la responsabilité d'une « société parfaite », qui ne dépend pas directement de l'Eglise.

Le Provincial a-t-il raison d'obéir, ou Oros de résister? On sait que l'obéissance fait partie de la vertu cardinale de justice. Elle rend à Dieu la soumission qui lui est due; à la société elle rend l'aide multiforme qu'elle réclame, et assure ainsi *le bien commun*. Les jésuites doivent obéir à leurs supérieurs politiques au nom du IV[e] commandement. Au Pape ils obéissent encore en vertu de leur vœu d'obéissance. Par ce vœu tout religieux renonce, non pas à prendre l'initiative du bien, mais à se faire juge, en dernière instance, et de la place qu'il occupe dans l'Eglise, et de la valeur des services qu'il y rend.

Si le roi d'Espagne commandait seul, les jésuites pourraient adopter soit l'attitude de révolte, soit l'attitude de soumission. Ils justifieraient la première, en assurant qu'ils défendent la liberté et l'existence même de leurs sujets, menacés par des négriers. Ils s'opposeraient légitimement et par les armes (*Potius mori quam foedari*), à des adversaires dont la méchanceté se voit comme les dents d'un morse. Ils pourraient enfin prendre en personne la tête d'une révolte si juste. Et si le salut de l'Etat demeurait toujours la loi suprême de l'action, on ne voit pas qu'ils puissent adopter une autre attitude. Mais ils peuvent s'ouvrir et essayer d'ouvrir leurs sujets, qui sont chrétiens, à une politique plus haute. Au delà du Paraguay il y a le monde. Que les Indiens se révoltent, les jésuites sont supprimés partout par un Prince en colère; des milliers d'innocents se trouvent, par une conséquence inévitable, privés eux aussi de leurs soutiens; le mal, évité ici, s'étend ailleurs; l'héroïsme s'affirme au Paraguay, mais l'oppression gagne dans l'univers. Par cette vue, il serait possible aux jésuites

13. *Ibid.*, p. 23-24.
14. *Apoc.*, VI, 2-8.

de proposer à leurs sujets un sacrifice, qui dans une vision chrétienne de l'histoire, ne saurait qu'avoir un immense prix.

Mais Hochwälder pose autrement le cas de conscience. Rome commande. Son autorité appuie et double celle de Ferdinand. Elle pourrait commander sans donner ses motifs. Les jésuites se trouveraient alors obligés de pratiquer ce que la tradition nomme l'obéissance aveugle; mais en fait elle les donne, et si je ne me trompe Querini en expose trois. Si les pères du Paraguay refusent de se soumettre, le roi les fait partout arrêter, et ainsi « il y va de l'existence de l'Ordre [15] ». Mais on ne saurait immoler des innocents pour obtenir la conservation des jésuites; ce que veut dire sans doute Querini, et voici la seconde raison, c'est que « les humbles et les opprimés ne seront pas plus avancés quand (les jésuites) auront disparu de la surface du globe [16] ». En sorte que la résistance, apparemment profitable aux pauvres, ne fera que les enfoncer davantage dans leur misère. En politique, et même en religion, ce motif suffirait. Querini pourtant en ajoute un troisième, le plus lourd : l'œuvre a dévié. De spirituelle, de purement religieuse qu'elle aurait dû rester, elle est devenue terrestre, efficace, politique. Oui, voilà le vrai mot, et le rappel de la parole de Péguy s'impose pour commenter les griefs du Visiteur : « Tout commence en mystique et tout finit en politique ». Les Indiens viennent aux pères pour des raisons naturelles; Querini redresse les idées du Provincial : « Nous ne voulons pas de ces chrétiens-là ». « Nos efforts... sont indésirables aux yeux de Sa Sainteté [17] ». Dans la pièce de Hochwälder, ce motif est valable. Faux si on l'applique aux réductions historiques, où une semblable déviation ne se produisit point, il est fort, il est emportant, si l'on se remet dans la problématique de la pièce, et le Provincial finit par s'y rendre. Les caciques Candia et Naguacu, convoqués par lui, avouent qu'ils ont souhaité le baptême pour de la nourriture, des maisons, des vêtements.

Hochwälder en dit assez pour que la coûteuse soumission du Provincial ne scandalise pas, et même édifie. Pourtant, comme il pose le problème de l'obéissance [18] en termes d'efficacité apostolique, il le pose mal. Obéir ne consiste pas seulement à s'intégrer à sa place dans un ensemble, à ne pas gêner le corps social, et positivement à l'aider à vivre; c'est entrer par la foi dans l'activité du plan salutaire, c'est collaborer au travail rédempteur continué par Jésus-Christ dans son Eglise. Le P. Provincial le fait, mais nous ne le comprenons pas, car personne ne nous le dit. Nous justifions sa conduite : dans l'Eglise l'apostolat n'est-il pas hiérarchisé? Peut-on continuer malgré Rome un apostolat entrepris sur sa demande? Peut-on retenir malgré sa volonté une juridiction que l'on tient d'elle? Sans doute le détriment des Indiens est-il évident; au politique comme au spirituel, ils passent entre des mains moins dignes, on défait les structures dans lesquelles les jésuites leur avaient appris à vivre; les négriers l'emportent. Mais quoi! Rome sait, doit savoir les inconvénients de son ordre; elle en assume devant Dieu le poids éternel. On demande aux Pères d'interrompre un bien, non de collaborer activement à un mal et ainsi se trouvent-ils dans les perspectives prévues par saint Grégoire.

A toute époque les théologiens ont justifié une pareille obéissance. Récemment le P. de Lubac écrivait : « En toute occasion, que l'homme qui lui commande au nom de Dieu ait tort ou raison, qu'il soit aveugle ou clairvoyant, et que ses intentions soient pures ou mêlées, du moment que cet homme est investi de l'autorité légitime et n'oblige à rien de mal, il (le chrétien) sait qu'il aurait, lui, toujours tort de désobéir [19] ».

15. *Sur la terre...*, p. 107.
16. *Ibid.*, p. 107-108.
17. *Ibid.*, p. 105.
18. Le « mystère de l'obéissance », comme vient de dire le P. Holstein, dans *Etudes* du 1er septembre 1953, p. 145.
19. *Méditation sur l'Eglise*, Paris, 1953, p. 201.

Pourtant établir la moralité d'un tel acte n'est rien encore, il faut montrer qu'il est divin. Aux yeux des fondateurs d'Ordres, et d'abord à ceux de l'Eglise, l'obéissance se justifie par une vue mystique. Présent dans tous les hommes, Jésus-Christ veut l'être particulièrement dans le pauvre, dans l'enfant et dans le chef. Donc il commande et parle dans le Supérieur : « Qui vous écoute m'écoute [20] ». L'inférieur croit au supérieur. Il ne s'agit pas ici d'admettre des dogmes, mais d'accomplir des actes. Par le supérieur la volonté divine m'est transmise; j'ai la garantie de cette divinité, dès que j'ai la garantie de sa source. Dieu, qui dans l'Eglise a voulu la subordination des fidèles entre eux, assume ce que le supérieur me commande.

Mais parce qu'elle est *mystique,* il est nécessaire que l'obéissance soit encore *sacrificielle.* Jésus-Christ a marché vers son immolation. A trente-trois ans il est mort pour sa jeune Eglise. La raison, la sagesse exigeaient qu'il se réservât pour elle, qu'il restât l'instruire. Il n'a pas fait devant Pilate le discours intelligent qui l'eût sauvé, comme Porphyre le souhaitait plus tard. Il préféra mystérieusement obéir au Père. Or dans l'Eglise, qui le prolonge, le même scandale se perpétue. Bien des ordres sont donnés selon la raison; la santé, les techniques, les diverses possibilités du plan naturel se trouvent souvent utilisées au mieux. En apparence le gouvernement y ressemble alors beaucoup à ce qu'il pourrait être dans la cité d'Aristote ou dans celle de Platon. Mais tout à coup les choses se déchirent. La Providence divine nous rappelle que le bien à obtenir ici étant surnaturel, aucun moyen d'ordre visible ne lui est proportionné. A cet instant l'ordre du supérieur semble tomber comme la foudre; il ravage en apparence le jardin de l'Eglise. Ainsi s'impose la transcendance de Dieu. Les bras de la Croix s'étendent au-dessus de nous, et il nous devient évident que nous ne sommes pas engagés dans une entreprise humaine, menée par des moyens raisonnables et sur des voies prévisibles, mais que nous dérivons vers l'éternité.

Au plus intime du sacrifice exigé par une telle obéissance, se trouve un bien du prix le plus rare, non seulement une liberté, ou une liberté offerte, mais une liberté torturée, et qui subit une mort, afin que l'Eglise, Dieu sait dans lequel de ses points vitaux, subisse une résurrection. Il ne nous semble donc pas possible d'admettre, comme le suggèrent certains, qu'il y ait dans la théorie religieuse de l'obéissance deux traditions mêlées plus ou moins bien, mais somme toute incompatibles : la première, toute personnelle, traiterait de la soumission du moine à son Père spirituel, l'autre, de celle d'une communauté à son hygoumène. Que pour vous humilier, vous éprouver, vous assouplir, votre Père spirituel vous donne des ordres bizarres et exorbitants, il n'y a jamais grand mal, si vous êtes seul engagé et que vous profitiez de ces commandements difficiles. Au contraire, dirigé par le même principe, un monastère courrait au désastre. Il est vrai que le bien commun a ses exigences; telle consigne, donnée par un Père du désert à un sujet, ne saurait sans folie être étendue à un ensemble. Mais ce que nous voulons rappeler, c'est que toute obéissance, même la plus sage, doit à un moment donné apparaître folle, si elle veut rester chrétienne. La mort des jésuites du Paraguay est sans doute plus spectaculaire, mais moins rare qu'on ne le croit dans l'Eglise. Les incroyants diront qu'elle se commande bien mal à elle-même, si elle anéantit de tels serviteurs et de tels travaux... Ils n'ont pas plus raison que Porphyre.

V. LE CHRÉTIEN DANS LA CITÉ

Entre le christianisme « acosmique » de l'évêque d'Assomption, et le christianisme trop peu souffrant, trop installé des jésuites et des Indiens, tentons la synthèse. Vivre l'Evangile oblige à vivre dans un état de tension entre le monde

20. *Luc,* X, 10.

caduc que l'on voit, et le monde définitif qu'on ne voit pas [21]. Position sans formule, incommode, mouvante, impossible à vraiment améliorer. On ne sortirait de cette incommodité que par un mauvais désintéressement : « Les choses d'ici-bas ne me regardent plus », ou par un attachement plus mauvais encore : on voudrait jouir de ce monde, avoir trente ans et ne jamais mourir. De toute évidence, l'Evangile nous oblige à transformer les cités visibles à l'image de la *Jérusalem* invisible. Que ses pierres merveilleuses, onyx, sardoine, chrysopase, symboles de la parfaite charité, colorent déjà les institutions humaines. Car l'Evangile n'annonce pas seulement le Royaume de Dieu, il l'inaugure; il ne le promet pas seulement, il le donne et il l'impose; nous n'avons plus la permission de laisser faire les négriers.

Le chrétien croit que l'Evangile fait tenir debout les cités comme les familles ou les âmes individuelles, et par la même force divine. Il ne pensera jamais que le mal soit un principe de cohérence pour les institutions terrestres. La politique n'est pas forte parce qu'elle est injuste; le commerce n'est pas profitable parce qu'il est frauduleux; les Beaux-Arts ne sont pas florissants parce qu'ils sont dissolus. Bref la cité humaine n'a point partie liée avec Satan. On peut la baptiser, et elle vivra de ce baptême.

Les jésuites du Paraguay l'ont compris. Mais les sujets de leur état sont-ils des hommes ou des adolescents prolongés? Restés cent cinquante ans au Paraguay, ont-ils assez tenté d'émanciper la race guaranie, ou pourrait-on, comme aux précepteurs de Néron, leur appliquer le vers racinien :

« Dans une longue enfance ils l'auraient (l'avaient) fait vieillir »?

Séparer, « réduire », passe encore dans les commencements, mais ne vient-il pas une heure où il faut savoir risquer à bon escient la vertu des néophytes? Autrement on forme un christianisme séparé, une caste, une sorte de pharisaïsme. Pour être authentique, la charité doit respirer dans l'Eglise universelle, et se trouver toujours mal à l'aise dans des limites. Pourquoi aucun sacerdoce, pourquoi aucune forme de vie religieuse ne sortirent-ils de ces réductions fameuses? Des historiens répondraient. Peut-être les jésuites du temps passé ne pouvaient-ils pas adopter sagement une autre manière de faire. Nous projetons le présent sur le passé; nous sommes injustes sans doute.

Quoi qu'il en soit, éduquer c'est libérer. La question suprême de la pièce est de savoir si les jésuites apprirent aux Indiens à porter le poids de leur liberté, ou à s'en décharger sans fin sur leurs maîtres. Dans la pièce, il semble bien que les jésuites traitent leurs sujets comme des mineurs, à la majorité desquels on ne songe pas. Ou plutôt il semble qu'on y ait songé et qu'on la retarde. Dostoievski suppose que son Grand Inquisiteur dit à Jésus-Christ, revenu sur terre le « déranger » : « Sache que les hommes sont convaincus maintenant, plus que jamais, qu'ils sont complètement libres. Et cependant ils nous ont apporté eux-mêmes leur liberté et l'ont humblement déposée à nos pieds... car il n'y a rien de plus intolérable que la liberté pour l'homme et les sociétés humaines [22] ».

On voit que cette pièce de Hochwälder excite l'esprit, le partage, renvoie au passé, force à des anticipations. Elle a les proportions des œuvres harmonieusement développées, et en même temps la force des germes. De Paris elle passe maintenant à la province, sans doute aussi à l'étranger. D'ardents débats la prolongeront.

Maurice PONTET, S. J.

---

21. Sur cette question, très souvent traitée aujourd'hui, le P. de Montcheuil donnait déjà des précisions excellentes; voir dans *Construire*, 1943 : *Vie chrétienne et action temporelle*, surtout p. 102-103 : « La cité de Dieu ne se construit pas sur terre, bien qu'elle s'y prépare ». Récemment et ici même (*N.R.Th.*, janvier 1953, *Eschatologie et engagement chrétien*, p. 3-14), le P. Didier a repris la question, à l'occasion des controverses soulevées par l'article du P. Bouyer (*Christianisme et eschatologie*, dans la *Vie Spirituelle*, oct. 1948, p. 6-38).

22. *Les frères Karamazov*, p. 350 et 352.